

170, BOULEVARD DU MONTPARNASSE
75014 PARIS - FRANCE
TÉL. 320.36.20
C. C. P. 1248-74 N PARIS

D 192 BRÉSIL: LE "GENIE DESTRUCTEUR" DE
LA TORTURE

La mort de Tito de Alencar Lima, brésilien exilé de son pays, a été vivement ressentie en raison des circonstances dans lesquelles elle a eu lieu (cf Document DIAL D 188).

Le jeune brésilien était-il devenu fou, victime d'hallucinations, à la suite des tortures subies il y a près de cinq ans? Ce serait une explication suffisante pour condamner des tortionnaires qui utilisent la "torture-qui-rend-fou". Mais ce pourrait être aussi, pour ces derniers, l'occasion de minimiser la signification de la mort de leur victime.

En fait, la réalité est plus saisissante encore: Tito n'était pas atteint dans ses facultés mentales, mais il a probablement subi le phénomène, connu des psychologues, d'identification entre la victime et son bourreau. Telle est l'affirmation d'un de ses médecins traitants en France.

On lira ci-après le point de vue médical sur le cas de Tito de Alencar Lima. Le texte est tiré, avec l'autorisation nécessaire, de la brochure publiée sur le jeune brésilien par le couvent des Dominicains de l'Arbresle en novembre 1974.

(Note DIAL - 29/11/74)

IL A LUTTE CONTRE L'OPPRESSION

Tito de Alencar atteint dans ses facultés mentales: il n'en faut pas plus pour que le destin de cet homme perde de son pouvoir et de son devoir d'interroger. Un séjour à l'hôpital, une mort donnée de sa propre main: pris littéralement, ces événements deviennent les ferments de la dédramatisation.

Or, nous affirmerons la force du "drame" dans la vie de Tito de Alencar. C'est peut-être même le message le plus clair qu'il ait désiré transmettre. Sans discours, sauf ceux de ses tourments. Il y a des situations qui n'ont besoin d'autres paroles que leur tragédie et leur irrémédiable "Quand séchera le fleuve de mon enfance séchera ma douleur" (1).

Nous dirons simplement ici ce que nous avons cru comprendre du drame de Tito. Sans certitude aucune. Comme celui de toute personne affrontée à son destin, le cas de Tito serait injustement réduit par notre tentative d'explication. Pour Tito, comme pour d'autres, demeure une marge d'inconnu et de mystère, une opacité qui peut-être nous inquiète mais aussi nous édifie.

(1) Début d'un poème écrit par Tito le 12 octobre 1972
(N.d.E.)

Nous croyons que Tito a découvert, à travers les épreuves qu'il a traversées, quelque chose qu'il ne put exprimer autrement que par cette désormais impuissance à vivre. Quoi? Nous serions tentés de dire immédiatement: le doute. Non le doute qui s'oppose à la foi, mais celui qui s'oppose à l'évidence. Pour Tito de Alencar, à une certaine époque, il n'a plus été évident ni d'exister ni de devenir. Non seulement parce que quelque chose était mort en lui, détruit par ses tortionnaires; mais parce qu'à travers l'expérience qu'il a vécue, une rupture dans son rapport au monde s'est produite, un renversement de l'ordre des choses, une vision radicalement autre, sardonique, grimaçante, harcelante.

Innommable pour nous, à qui cette expérience n'est ni donnée ni peut-être possible, nous interdisant d'emphatiser avec le fond de sa détresse.

Innommable pour lui aussi qui se trouvait ailleurs, rejeté de l'autre côté du miroir, dans un univers que nous ne nous sentons le droit de réduire ni à celui du rêve ni à celui de l'hallucination.

D'où ce silence qui a toujours pesé entre lui et nous, sous lequel nous devinions l'angoisse, la peur, le tourment... le bruit. Et que nous ne pouvons imaginer et restituer que métaphoriquement sous la forme, par exemple, de ces scènes infernales peuplées de méchants et de monstres que le Moyen-âge sculpta avec impatience et soulagement sur les chapiteaux des églises romanes.

Il a subi la torture physique, les sévices corporels, la torture morale quand on a calomnié et dépravé les symboles de sa famille spirituelle. D'autres de ses amis ont partagé ces épreuves et ont pu en témoigner. Mais sous l'acharnement de ses tortionnaires, sous leur fureur et leur turpitude, Tito découvrit quelque chose qui le sépara radicalement de ses compagnons: l'image inimaginable, monstrueuse, de l'homme: ce tortionnaire qui le traque, fait pourtant à la même image que lui, de la même chair, un compatriote, un frère peut-être, apparaissant sous un jour aussi fou, animé d'une telle haine quand il s'acharne bestialement à briser sa proie... cette image a dû l'assaillir soudain, brisant avec violence sa propre image, agissant à la manière d'une révélation négative; cassant la différence que d'autres ont toujours pu maintenir entre l'homme et le bourreau. Tito douta alors de l'homme, des autres, de lui.

Est-ce cette révélation qu'il mit en acte dans ce premier suicide, si soigneusement préparé et exécuté et qu'empêchèrent la vigilance et l'obstination de ses tortionnaires? Il y aurait beaucoup à réfléchir sur cet événement dont sa pendaison, dans la plus extrême solitude, sur une branche de peuplier à la périphérie froide d'une ville ouvrière, n'était que l'achèvement différé.

Tito de Alencar est-il mort à la vie qui nous est familière en ce jour de février 1970 où, au-dessus de la tinette de sa cellule, il se sectionnait l'artère?

D'habitude, les bourreaux assouvissent leur haine en tuant leur victime. Par un effroyable paradoxe, c'est en l'obligeant à survivre que les bourreaux s'y sont pris avec Tito. Certes, il y avait des raisons politiques. Mais nous savons, par d'autres témoignages, combien entre

le bourreau et sa victime d'établit une osmose, une collusion où chacun se devine à demi-mot, à demi-geste, à pensée à peine formulée. Le bourreau n'avait qu'à se guider sur son intuition pour savoir ce qui briserait son partenaire et ce n'était pas la mort. Seule la relation fondée exclusivement sur la haine peut avoir un tel génie destructeur, et nous ne voudrions pas nous écarter en soulignant la connivence des forces réactionnaires et du sadisme se cachant et se nourrissant mutuellement. Seul le sadisme peut rendre compte d'une telle régression éthique de la relation interhumaine qu'aucun enjeu politique ne saurait à lui seul justifier. C'est ce qu'il faut entendre dans les paroles si émouvantes de Tito, que Xavier Plassat a mis en exergue de son article:

"Ils avaient l'intention de me laisser pendu toute la nuit au 'pau-de-arara', mais le capitaine Albernaz objecta: "Non, ce n'est pas nécessaire. Il restera avec nous quelques jours. S'il ne parle pas, il sera brisé de l'intérieur car nous savons faire les choses sans laisser de traces visibles. S'il survit, il n'oubliera jamais plus le prix de son audace."

Cette proximité psychologique du bourreau et de sa victime, cette communion satanique qui rend tout d'un coup le sujet transparent et sans force a constitué, à notre avis, pour Tito l'expérience destructrice fondamentale. Puisque même au seuil de la mort il n'a pu lui échapper, il n'est pas étonnant qu'il ne cessera jamais de se sentir traqué par le commissaire Fleury, même en France... même à l'Arbresle. Qui était fou, Fleury ou Tito? Nous n'avons jamais voulu retenir le caractère hallucinatoire des expériences ultérieures de Tito. C'est que, en effet, Fleury avait pris possession du corps du destin de Tito et continuait à le torturer (2). Il ne s'agit pas seulement d'une métaphore, mais à la faveur de la haine le bourreau s'était introduit dans la personne de sa victime. C'est pourquoi Tito nous apparut tout à la fois si loin et si méfiant, si émouvant et si éprouvant.

L'expatriement n'avait pas libéré Tito de ses tortionnaires. Nous avons toujours pensé qu'un nouvel expatriement (dans un hôpital psychiatrique ou une clinique) ne l'aurait pas mieux délivré. Une telle décision n'aurait soulagé que nous, car le drame que vivait Tito nous sollicitait violemment. Peut-être nous aussi nous mettions-nous à douter...

Qui était fou: Tito ou ses tortionnaires? (3)

Il nous semble que c'est la question essentielle par laquelle le procès entre Tito et ses oppresseurs, commencé au Brésil, se prolongeait en France. Il nous a toujours semblé que les "troubles" qu'il a affectés chez nous s'inscrivaient dans une continuité politique, et qu'il eut été

(3) On dit (2) Le commissaire Fleury est le chef de l'Escadron de la Mort de São Paulo, un groupe de policiers mondialement connus pour leurs agissements: assassinat de plusieurs centaines de prisonniers de droit commun pour la seule ville de São Paulo, trafic de drogue, torture des prisonniers politiques (cf document DIAL D 97: l'Escadron de la Mort).

que le capitaine Albernaz a effectivement sombré dans la folie (N.d.E.)

En ce qui concerne Tito, il faut noter que le commissaire Fleury est le responsable de ses premières tortures en novembre 1969; les secondes tortures de Tito en février 1970, beaucoup plus longues, sont l'oeuvre du capitaine Albernaz. Curieusement, Tito n'a gardé que l'image du commissaire Fleury (N.d.E.)

fort dangereux d'y répondre littéralement. Tito à sa manière, différente de celle des autres réfugiés, a témoigné de l'oppression au Brésil en la "dramatisant" dans sa conduite. C'était de cette façon seulement qu'il pouvait rendre compte du caractère insidieux, injuste et insoutenable de l'oppression qui agit en asservissant l'opposant, comme Tito l'a été par ses voix: en le possédant de l'intérieur (Et Tito, à Eveux, ne cessait d'obéir aux ordres de Fleury) et en l'ébranlant dans les réalités mêmes de ses convictions en l'authenticité de sa praxis (ni prêtre ni révolutionnaire); et ses amis savent combien, pour Tito, la confusion des valeurs que lui ont laissés les tortures et l'incarcération, a été douloureuse et l'objet d'une quête impossible.

Si nous affirmons qu'à travers la conduite de Tito en France, c'est le procès qui continuait, c'est que le dernier effort de la réaction était de faire passer Tito pour fou; le renversement de sens eut été complet, et Tito eut été ainsi, une dernière fois, livré aux tortionnaires dont il aurait assumé la propre folie.

Il dépendait de ses amis en France que la conduite "déviante" de Tito fut considérée comme signe ou témoignage. En affirmant l'authenticité du témoignage, ses amis ont aussi résisté à l'oppression.

Docteur Rolland
Assistant chef de Clinique
Service d'urgences médicales et psychiatriques
Hôpital Edouard Herriot
LYON

(Extrait de la brochure "Tito",
p. 76 à 78, L'Arbresle, 1974.
Avec l'aimable autorisation
des responsables)

(Diffusion DIAL)